

Jean de
La Ville de Mirmont

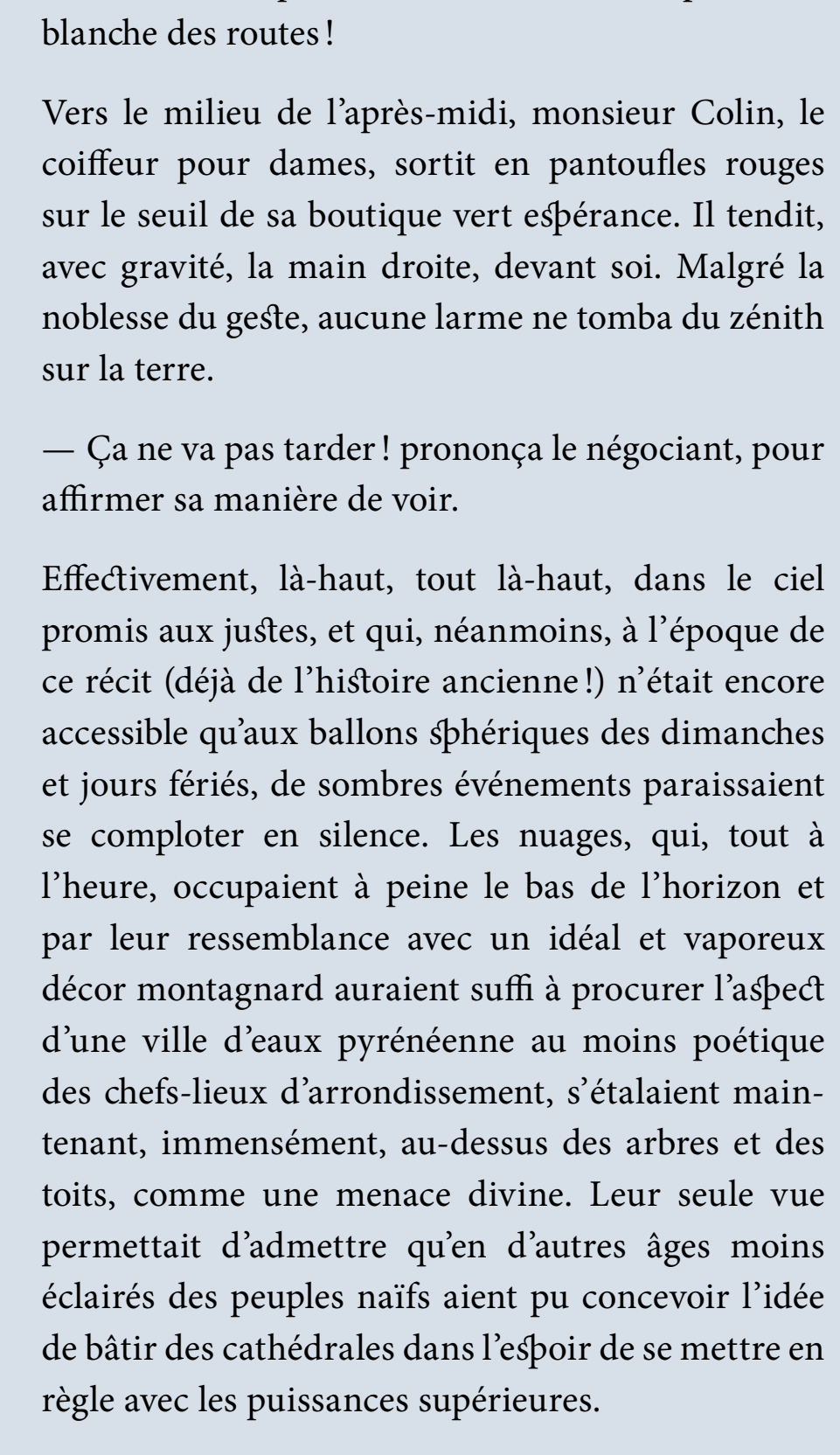
L'Orage

suivi de

La Mort de Sancho

Vertiges

JEAN VIVIS COLLETTE ÉDITEUR



Jean de La Ville de Mirmont (1886-1914).

L'ORAGE

BIEN SÛR, il allait pleuvoir ! Tout le présageait dans la nature, tout l'annonçait au cœur des hommes. Depuis le matin, une hirondelle sentimentale, échappée Dieu sait de quelle romance passée de mode, voletait au ras des pavés de la petite rue étroite où, parmi le crottin sec, picorait en sautillant la race turbulente et prosaïque des moineaux de gouttières. Et la même torpeur, qui, dans les jardins clos ornés de fusains en feuillage métallique, endormait les frelons sur la corolle capiteuse des giroflées, faisait miauler sans but et s'étirer sans illusion, au fond de la pénombre crépusculaire des salons provinciaux, les chattes noires des vieilles demoiselles, sur des coussins de velours d'Utrecht. Mais aussi, pendant près d'une quinzaine, s'en était-il donné à cœur joie, le soleil, le grand soleil purificateur, de brûler les herbes des prairies et de calciner la poussière blanche des routes !

Vers le milieu de l'après-midi, monsieur Colin, le coiffeur pour dames, sorti en pantoufles rouges sur le seuil de sa boutique vert espérance. Il tendit, avec gravité, la main droite, devant soi. Malgré la noblesse du geste, aucune larme ne tomba du zénith sur la terre.

— Ça ne va pas tarder ! prononça le négociant, pour affirmer sa manière de voir.

Effectivement, là-haut, tout là-haut, dans le ciel promis aux justes, et qui, néanmoins, à l'époque de ce récit (déjà de l'histoire ancienne !) n'était encore accessible qu'aux ballons sphériques des dimanches et jours fériés, de sombres événements paraissaient se comploter en silence. Les nuages, qui, tout à l'heure, occupaient à peine le bas de l'horizon et par leur ressemblance avec un idéal et vapoureux décor montagnard auraient suffi à procurer l'aspect d'une ville d'eaux pyrénéenne au moins poétique des chefs-lieux d'arrondissement, s'étaient maintenant, immensément, au-dessus des arbres et des toits, comme une menace divine. Leur seule vue permettait d'admettre qu'en d'autres âges moins éclairés des peuples naïfs aient pu concevoir l'idée de bâtir des cathédrales dans l'espoir de se mettre en règle avec les puissances supérieures.

Tout à coup, un roulement s'entendit au loin. Non, ce n'était pas déjà le tonnerre. Un landau de louage qui revenait à vide d'une noce (car on se marie par n'importe quel temps) passa en tremblant de toutes ses vitres. Au fait, il n'en fallait pas davantage pour donner tout de suite un peu plus d'intérêt à l'existence. Une porte s'entr'ouvrit. Une main souleva le coin d'un rideau derrière une croisée. Et le chien du pharmacien, étendu en travers du trottoir, ouvrit les yeux, bâilla, supputa un instant le plaisir qu'il aurait pris à courir dans les jambes du cheval, puis, jugeant la température trop lourde, se rendormit.

Les choses en étaient là, sur terre comme au ciel, à l'instant précis où mademoiselle Édith Tantamer, la fille cadette de l'huissier le plus important de cette calme et si paresseuse petite cité imaginaire, achevait de peindre à l'aquarelle trois œillets roses sur son album. Restait seulement à unir les tiges par un ruban, et la jeune personne méditait au sujet de la teinte qu'elle emploierait. Indécise, elle suçait le bout de son pinceau. On sait bien que ces couleurs sont inoffensives. Mais l'inspiration ne venait pas. Certes, les brusques dépressions barométriques ne valent rien pour le moral d'une enfant romanesque et compliquée ! Ajoutez qu'en guise de devoir de vacances, un écolier du voisinage s'appuyait de toute son âme à jouer « Cœur de zizigane » sur son violon. La mélodie tendre et rapide, pénétrant à travers les fenêtres closes, ne pouvait manquer à la longue de faire prendre un cours passionnel et tumultueux aux pensées intimes de mademoiselle Tantamer. Ah ! s'il était alors apparu dans le cadre de la porte, viril et même un peu brutal, mais si sûr de soi à juste titre, le triomphateur imberbe du dernier concours de bicyclettes fleuries ! Cette image se précisa bientôt avec la netteté d'un agrandissement photographique. L'adolescent s'appuyait d'une main sur le guidon de sa machine. Il portait même, à la boutonnière, l'insigne du *Touring-Club*. Effrayée par l'audace de son imagination, Édith secoua sa torpeur et se dirigea vers la glace de la cheminée. Entre les deux chandeliers d'albâtre, son visage reflété lui sembla légèrement pâli, assez intéressant comme toute, et elle en fut flattée. Puis, afin de détourner ses idées, elle ouvrit la croisée et remonta la jalousie. Le vent tiède, qui venait de se lever, dispersait les moineaux et pourchassait les brins de paille et les morceaux de papier sur la chaussée. Un volet se rabattit violemment contre un mur. Cette fois, enfin, c'était pour de bon ! sans compter que de grosses gouttes s'écrasaient déjà, en bas, dans la poussière.

La jeune fille comprit vite le caractère romantique de la situation. Elle ne s'arrêta pas à calculer le nombre de secondes séparant le premier éclair du coup de tonnerre qui le suivit. Elle ne se demanda point si la foudre allait tomber sur le clocher ou sur la mairie. Elle ne songea pas davantage à critiquer la mise en scène vieux jeu non plus qu'à contester les effets trop prévus de la figuration céleste. Mais penchée à mi-corps par-dessus l'entablement de la fenêtre, elle se livra toute, avec amour, à la fureur des éléments.

Car subitement l'orage creva, comme le désespoir d'une femme incomprise qui n'en peut plus, qui ne veut plus rien entendre, qui, vraiment, en a trop supporté depuis trop longtemps et que jamais, jamais on ne consola. Ce fut du reste un orage classique. Il fit beaucoup de tapage pour pas grand-chose. Ainsi que des ciseaux fantasques, les éclairs en zigzag tailladaient la rue. L'averse ricochait sur les tuiles, débordait des gouttières engorgées, fouettait les vitres et traçait peu à peu de larges cercles humides au plafond des chambres de bonnes, sous les combles. Nul n'aurait pu prévoir que la rue affecterait un jour une physionomie à ce point éloquente et tourmentée parmi le fracas du tonnerre et le crépitement de la pluie. Il fallait une âme de la nature de celle d'Édith pour affronter toute l'horreur du spectacle et pour y prendre un plaisir aussi supérieur et aussi aigu. Combien loin il avait reculé dans sa pensée, le jeune cycliste avantageux ! Seul un explorateur ou un poète lyrique, sinon quelque héros de Walter Scott aurait su, en un semblable moment, se présenter sans ridicule devant le regard de mademoiselle Tantamer. Elle qui, chaque matin, employait tant de soin à régulariser au moyen d'une baguette de bois les tendances capricieuses de ses cheveux (dont aucun clerc d'avoué ne pouvait à bon droit se flatter de posséder une boucle d'or dans son portefeuille) laissait l'aiglon réduire au néant l'ordre savant de sa coiffure. Au surplus, la bourrasque inondait son visage de pleurs. Mais de telles larmes ne sont point les plus amères...

— « Orage, orage », répétait la fille cadette de l'huissier, « emporte sur tes ailes dévastatrices mon pauvre cœur brûlant et inassouvi destiné à d'autres aventures que le train-train de cette existence tranquille ! »

Comme bien on pense, l'ouragan avait d'autres idées en tête. Il continua d'affoler tour à tour les diverses girouettes de la localité, sans s'arrêter à de pareils arguments. Les éclats s'espaçèrent. Et bientôt sa rumeur s'en fut vers les lointains où d'autres petites villes attendaient leur part d'héroïsme et de passion. Il ne demeura plus que le grand apaisement de l'ondée monotone.

— « Mon Dieu ! cette enfant ! a-t-on jamais vu ! » s'écria madame Tantamer en entrant dans la chambre de sa fille.

« Mais c'est ainsi que l'on prend le coup de la mort ! Dépêche-toi donc d'aller changer de vêtements, ton père s'impatiente à cause du dîner. »

LA MORT DE SANCHE

C'EST UN FAIT avéré – puisque le notaire et le curé, personnes dignes de créance, en ont témoigné – qu'Alonzo Quijano-le-Bon, plus connu sous le nom de Don Quichotte, décéda naturellement dans son lit, après avoir légué ses biens, meubles et immeubles, à sa nièce Antonia.

Par contre, on ignore encore comment mourut Sancho Panza. Le sage Cid-Hamed-Ben-Enjeli lui-même reste muet sur les événements qui marquèrent les derniers jours de cet écuyer fidèle. Malgré le caractère apocryphe des seuls documents que nous possédions à cet égard, nous ne pouvons donc moins faire que de les livrer à la curiosité du lecteur bénévole.

On aurait tort de croire que Sancho Panza demeura insensible au trépas du chevalier son maître. Il serait faux, toutefois, de prétendre qu'il ne se trouvât point parfaitement heureux, après tant d'aventures, entre sa femme Thérèse, sa fille Sanchica et son âne. Aussi, pendant plusieurs jours, essaya-t-il en vain d'évaluer la part qu'il devait à la tristesse et celle que réclamait sa joie. Parmi les nombreux proverbes dont, jusque-là, il s'était composé, tant bien que mal, une sagesse, aucun n'offrait, semble-t-il, de formule définitive capable de lui rendre la sérénité. Mais avec le temps qui élimine les regrets et du bonheur fait, à la longue, une habitude pareille aux autres, Sancho retrouva son état normal, c'est-à-dire exempt d'émotions inutiles. Il reprit, une à une, ses occupations rurales. Il sut faire oublier ses erreurs passées. On le compta, désormais, au nombre des honnêtes gens qui s'en remettent à Dieu et au roi pour le rétablissement de la justice sur la terre, et à la Sainte- Hermandad pour le maintien du bon ordre parmi les hommes. Il ne devait, du reste, rien à personne. Des mœurs régulières, une saine nourriture, l'absence de soucis, favorisaient, sur son heureuse physionomie, l'épanouissement de sa santé physique et morale.

Les jours de fête, il allait rendre ses devoirs à Antonia Quijano, maigre et vêtue de deuil, qui vivait demoiselle avec la gouvernante de feu son oncle, dans l'antique et froid logis dont plusieurs fenêtres restaient à jamais fermées. Le soir, en revenant des champs, il s'arrêtait au cimetière pour se signer sur la tombe du défunt. Mais il ne s'attardait guère en ces lieux où l'ombre attristait sa pensée.

« Mari », lui demandait parfois Thérèse, « quand donc penserez-vous à employer les écus d'or rapportés de votre dernier voyage pour surélever d'un étage notre maison ? »

« Ma femme, répondait Sancho, Tolède ne s'est point bâtie en un jour, et le pivers de la Sierra Morena construit son nid petit à petit. D'ailleurs, comme l'on dit, mieux vaut l'aisance sous le chaume que la gêne sous les lambris. »

« Père, lui demandait d'autres fois sa fille, quand songerez-vous à m'établir avec mon cousin Pedro ? »

« Sanchica, répondait Sancho, ne te mets point en peine à ce sujet. Chacun trouve toujours chaussure à son pied et bonnet à sa tête. Ton cousin Pedro ne possède pas quatre maravedis de patrimoine, tandis que le fils de notre voisin le corroyeur, malgré ses cheveux roux, fera fort bien ton affaire, sitôt qu'il aura recueilli l'héritage de son oncle l'hôtelier. À mari donné, vois-tu ma fille, l'on ne regarde pas la couleur du poil. »

Quand il n'avait personne avec qui raisonner, Sancho s'adressait à son âne. Il lui parlait à cœur ouvert comme à soi-même, bien sûr d'être compris. Il faisait seul tous les frais de l'entretien, ce qui lui plaisait, n'aimant guère la contradiction.

« Mon âne, disait-il, tu n'es qu'un grison, et ton bât n'est pas une selle. Écoute les conseils que me dicte mon expérience : les moulins à vent portent des toits, non pas des casques en acier. Leurs ailes – plus utiles que celles des oiseaux – ne sont pas des bras menaçants, mais tournent au vent propice. Leur cœur est formé d'une pierre dure qui écrase le blé pour le réduire en cette farine dont on pétrit le pain qui se mange. »

« Retiens encore ceci : aussi vrai que deux et deux font quatre, un troupeau n'est point une armée ennemie, une paysanne n'a rien d'une princesse, un plat à barbe doit conserver sa destination, et tout malfaiteur mérite les galères. »

Enfin, par son esprit positif, Sancho sembla se concilier définitivement les bonnes grâces des enchanteurs qui, si souvent, naguère, avaient maltraité Don Quichotte. Les jours se suivaient, pareils aux petites vagues d'une mer très calme qui reflète le ciel vide.

Sa maison se haussa d'un étage, en temps voulu. Sa fille fit un bon mariage. Sa femme perdit toute ombre de jalousie. Seul, son âne trompa son amitié, car il fut trouvé mort un matin dans l'écurie. Les historiens ont négligé de rapporter le nom de ce personnage muet. Sans doute suffisait-il, pour la postérité, qu'il fût « l'âne de Sancho ». Mais son maître, qui le pleura, ne put jamais le remplacer. Le successeur qu'il lui donna secouait les oreilles, comme pour écarter les mouches, dès qu'on lui parlait sérieusement.

Lorsque Sancho Panza fut devenu âgé, il abandonna la charrie pour ne plus quitter sa demeure. Il plaça un banc de bois devant la porte, sur la grand'route, et se fit une occupation de regarder passer les hommes, les bêtes et les voitures. Sa corpulence ressemblait à de la majesté. En discourant il se trompait de mots et souvent oubliait de terminer ses phrases. Mais, vu ses cheveux blancs, chacun l'écoutait avec respect.

Il se souvint alors – non sans en tirer vanité – qu'il avait gouverné une île, jadis, il ne savait plus où.

Une nuit d'été, le chant des grillons le tint longtemps les yeux ouverts. Il sortit sur le toit. La lune dépassait les arbres. D'un éclat jaune, elle brillait, écornée comme l'arme de Mambrin.

Sancho rentra, battit le briquet, ouvrit un bahut. Il prit, pour la revêtir, la tunique de bouracan parsemée de flammes peintes, qu'il avait portée chez le duc, lors de la résurrection de la belle Altsidore. Il coiffa, de même, la mitre pointue, chamarrée de diables. Puis il s'en fut à travers la campagne, trébuchant contre les pierres, et pénétra jusqu'au milieu de la forêt. Là, il s'étendit au pied d'un chêne-liège. Les bruits nocturnes le firent tressaillir de peur et d'allégresse.

« Que votre grâce dorme tranquille sous son armure, dit-il avant de s'assoupir. J'ai mis l'entrave à Rossinante, pour qu'elle puisse brouter tout à son aise sans s'éloigner. »

Vers l'aube, des cris d'oiseaux le réveillèrent ; une lueur rouge s'infusait parmi les troncs des arbres. Un chevrier, dans la plaine, rassemblait son troupeau en soufflant dans une corne.

« Le son du cor, seigneur chevalier de la Triste Figure ! s'écria Sancho. Je crois que voilà pour nous une bien nouvelle aventure ! »

Puis il retomba sur le gazon. Tout porte à croire qu'il mourut sans souffrance, puisqu'il avait enfin connu la sagesse.

L'Orage

suivi de

La Mort de Sancho,

contes de Jean de La Ville de Mirmont (1886-1914),
sont parues respectivement dans

Les Nouvelles littéraires, artistiques et scientifiques,
à Paris, le 9 décembre 1939

et dans Le Quotidien,
à Paris, le 4 septembre 1927.

ISBN : 978-2-89816-994-6

© Vertiges éditeur, 2023

– 1995^e lecturIEL –

Dépôt légal – BANQ et BAC : premier trimestre 2023

Lecturiels

www.lecturiels.org